

Cette longue vie de Sonia que nous allons évoquer, il fallait bien la commencer par le début, par son enfance.

Nous n'allons pas dérouler toute la chronologie de Sonia, mais il faut néanmoins évoquer plusieurs moments, qui ont été – à ses dires - fondateurs pour elle, et qui sont des marqueurs forts de sa vie.

Sonia avait commencé à écrire ses mémoires, et nous lui donnerons la parole à plusieurs reprises au travers de séquences que lira Cathy.

Sonia est la dernière représentante de cette branche danoise dont le fondateur – son Père - s'est établi en France en 1920.

Une enfance qui était, selon les mots de Sonia, "danoise à la maison et française à l'extérieur".

Sonia a gardé une grande part de cette culture sans jamais avoir vécu au Danemark sauf pendant un court épisode pendant la guerre.

Alors que nous lui rendons hommage aujourd'hui, nous ne pouvons pas oublier d'y associer sa sœur Annette, son frère Jan, et bien sûr son père et sa mère qui formaient, à eux cinq, cette branche danoise d'une famille dont nous sommes aujourd'hui les descendants.

De la très forte personnalité de son père, elle a reçu et conservé ses valeurs – le travail, la rigueur, une éthique ... une attitude en retrait- « *ne pas se mettre en avant* ».

Des traits de caractère qui, même s'ils étaient incarnés par un père juif relevaient plutôt de la culture protestante.

L'enfance de Sonia, a été assez heureuse comme elle l'a souvent dit elle-même, en tout cas paisible ; mais la guerre puis la libération la projette rapidement vers l'âge adulte.

Elle est encore jeune quand la guerre éclate puisqu'elle passe son bac en 41 ; mais elle est prise dans le mouvement de l'histoire et va être emportée par des événements qui vont lui donner le goût des grandes expériences vécues collectivement, tout d'abord avec un groupe d'amis autour de la Maison des lettres, repaire d'étudiants dont beaucoup rejoindront la résistance et plusieurs - dont son frère- connaîtront les camps.

A la libération elle fait sa première expérience de journalisme, qui sera courte mais assez spectaculaire.

Vers le 20 août commença la semaine qui s'acheva par la libération de Paris. Entre-temps, P.A. Touchard m'avait convoquée à la Maison des Lettres avec trois autres camarades pour rencontrer un mystérieux interlocuteur dont il ne nous dit pas le nom. Ce dernier nous demanda de venir en urgence le premier jour où la situation changerait à Paris, dans les locaux du journal qui s'appelait alors le Petit Parisien, et avait lourdement collaboré avec les Allemands. C'est ce que je fis, à bicyclette, en compagnie d'un proche ami de Jan, Raymond Barrillon, qui fut ensuite pendant une trentaine d'années le responsable de la rubrique "politique intérieure" au journal Le Monde.

En arrivant dans les locaux du journal, nous avons trouvé sur les tables de la salle de rédaction des articles non terminés de journalistes qui avaient pris précipitamment la fuite. Cette première nuit est restée historique. Nous étions une quinzaine, pour la plupart non professionnels du journalisme, sous la direction de celui qui nous avait recrutés. Il s'appelait Claude Bellanger ; il a dirigé longtemps le journal immédiatement rebaptisé le Parisien Libéré.

À la fin de la nuit, nous avons réussi à sortir un journal d'une page 21/27 recto-verso, et chacun partit avec une pile à distribuer sur le chemin du retour.

Je vécus donc la nuit la semaine des combats de rue dans Paris. Pour aller travailler on se glissait à vélo entre des tirs imprévisibles. Je me souviens avoir traversé le boulevard St Michel en courant pour éviter qu'un tank allemand, posté au bout du boulevard ait le temps de nous mettre en joue.

L'immeuble du Parisien Libéré, situé rue d'Enghien, avait un toit terrasse d'où nous pouvions observer à la couleur rouge du ciel la progression de l'armée du général Leclerc. À mon grand regret, je ne fis pas partie du petit groupe qui partit une des dernières nuits vers l'Hôtel de ville en marchant dans les couloirs du métro pour accueillir un capitaine que Leclerc avait envoyé en éclaireur pour annoncer sa probable entrée dans Paris le lendemain.

C'est en sortant de la Maison des Lettres, vers sept heures du matin, que je vis arriver le premier char de l'armée de Leclerc rue du faubourg Saint-Jacques. On les accompagna toute la journée, se mettant à l'abri quand des tireurs isolés semaient la pagaille.

Enfin, tout fut fini. Je me souviens avoir dansé une farandole au carrefour Montparnasse-Raspail, en chantant la Marseillaise !

Après la libération elle fonde avec son mari, Maurice Didier, qui en sera le premier directeur, le centre de Combloux, chalet d'accueil à la montagne pour étudiants sortant de la résistance ou revenant des camps.

Une autre expérience dans laquelle elle plonge jeune « *je ne savais pas si j'étais directrice ou sur le même plan que les étudiants. Comme souvent plus tard dans ma vie, j'ai affronté le problème en allant de l'avant, sans trop m'interroger sur les tenants et les aboutissants.* »

L'expérience forte vécue collectivement, dans laquelle s'affirme le caractère fonceur, énergique et déterminé de Sonia, ses qualités de gestionnaire et d'organisatrice qui lui serviront par la suite.

Le groupe d'amis qui est le sien et dont font également partie son frère et sa sœur, joue un rôle déterminant dans ses choix de vie, ses choix politiques, ses engagements.

Il en va ainsi de son engagement au Parti Communiste en 49 qui n'a duré que quelques années mais qu'elle n'a jamais renié, non pas sur le plan des idées mais sur le plan du sens que donne à l'engagement à sa vie.

J'avais adhéré au Parti communiste, suivant en cela l'exemple de pratiquement tous mes amis (Jan, les Lorenceau, les Alphanéry, les Jomaron, etc). Je me souviens d'avoir été chargée d'un exposé à la gloire de Staline à l'occasion de son 70^e anniversaire ! Quand certains aspects du Parti communiste nous rebutaient, nous pensions que cela était dû à notre statut de bourgeois, et qu'il fallait surmonter ces réticences. Un état d'esprit proche de la morale chrétienne. Je n'ai jamais regretté cette courte période de ma vie (trois ans avant mon départ de Paris pour Anvers), où j'ai beaucoup milité. Le sentiment de fraternité, la chaleur d'un joyeux réseau de camarades m'a certainement aidée lorsque je me suis retrouvée seule. Le PC était ces années-là mobilisé pour lutter contre la guerre d'Indochine et, à partir du début des années 1950, pour recueillir un maximum de signatures sur l'Appel de Stockholm qui s'élevait contre la fabrication de la bombe atomique. Deux objectifs pour moi très mobilisateurs.

Mais Sonia traverse aussi des périodes difficiles avec la maladie – sa première tuberculose, elle en aura 2 autres par la suite-, avec la mort de Maurice, son mari qui la laissera veuve à 24 ans avec ses deux enfants, Erik et Karin.

Elle se remarie en 51 avec Michel Debeauvais et va vivre une première parenthèse dans cette vie plutôt agitée depuis l'adolescence : elle passera 3 ans en Belgique où son mari est nommé Consul à Anvers. Changement de décor et d'ambiance, et – pour la seule fois de sa vie-, une expérience de mère au foyer avec ses 4 enfants.

Je m'habituais peu à peu et non sans mal à cette nouvelle vie totalement artificielle, à mille lieux de ce que j'avais connu jusque-là. Notre emploi du temps était surchargé de cocktails, dîners, spectacles, vernissages etc. Ce qui me frappait le plus, c'est qu'en toutes circonstances, tout le monde jouait un rôle, sans cynisme, mais sans illusions. L'hôte qui nous recevait à dîner le faisait par devoir, et savait que nous venions par devoir. Ce qui n'empêchait pas que comme tout le monde y mettait du sien, l'ambiance n'était pas sinistre ; elle obéissait seulement à des règles de civilité et de bon ton.

On croisait pratiquement tous les soirs les mêmes notables : consuls américains, anglais, italiens, etc. le gouverneur de la province, le bourgmestre d'Anvers, le général circonscriptionnaire. J'appris assez vite à tenir des conversations "neutres", au cours desquelles en évitant les thèmes personnels, on ne risquait pas de faire des gaffes, surtout quand on ne savait pas du tout qui était l'interlocuteur du moment.

Michel, lui, prenait le parti d'interroger les gens sur leur travail, ce qui lui apportait des conversations intéressantes, même si sa curiosité réelle était parfois au bord d'inquiéter ses interlocuteurs (était-ce un espion ?).

La première phrase que j'avais entendue au lendemain de mon arrivée, à une réception au consulat, prononcée par une fort importante dame appartenant au milieu des wallons était : "on ne peut plus aller à Blankenberg, on n'y voit plus que des congés payés et des juifs". C'est dire ce qu'était le riche milieu francophone qui fréquentait le consulat, et auquel il fallait témoigner la plus grande courtoisie.

Avec lui, Michel fonda une branche de l'Alliance Française qui servit rapidement de contrepoids à une association de droite, fort respectable, anti-flamande qui s'appelait, me semble-t-il "Les amitiés françaises". Grâce à l'Alliance ainsi créée, nous avons pu faire venir des conférenciers d'un "autre bord" : Claude Roy, Henri Guillemin, Max Pol Fouchet, etc. Je leur servais de guide et étais devenue experte dans la visite du port, un lieu fascinant avec 600 grues dressées dans le ciel, d'immenses bateaux qui en fin de parcours semblaient glisser sur l'herbe. Car le port d'Anvers n'est pas au bord de la mer mais sur l'Escaut.

Nous nous étions attribués plutôt un rôle d'attaché culturel que de consul. Nous avons pu faire venir le TNP, lequel passait aux yeux de la bourgeoisie "fransquillonne" pour un inquiétant théâtre de gauche. Les trois jours que la troupe passa à Anvers sont, sans conteste, mon meilleur souvenir alors qu'à l'époque je n'étais pas encore branchée sur le théâtre. Nous avons pu emmener une vingtaine de comédiens et de techniciens visiter les ateliers des diamantaires, privilège rare. Nous avons écumé les musées, le port, le zoo (très coté) et terminé par un mémorable pique-nique à la grande écluse, au bout du bout du port. Nous étions si déçus de les voir partir que le dernier soir nous sommes allés les chercher à la fin du spectacle et avons improvisé une soirée à la maison après avoir acheté précipitamment toutes sortes de bonnes choses dans les boutiques qui restaient ouvertes toute la nuit. Ce fut une nuit mémorable, qui se termina fort tard.

Finalement, Sonia gardera de cette parenthèse anversoise deux choses importantes pour la suite de sa vie :

- La certitude qu'elle n'était pas faite pour être mère au foyer, et le besoin pour elle de se projeter dans un travail qui l'engagerait totalement, comme l'avaient fait ses expériences militantes précédentes ;
- Cette rencontre avec le TNP lors de son court passage à Anvers, qui, bien sûr déterminera la suite de sa vie.

Je vois dans l'Express une petite annonce : " TNP cherche secrétaire d'administration". J'écris sur l'heure en envoyant mon CV. Et – ô miracle – je reçois un coup de fil de Rouvet. "Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez ? Je lui dis que je réponds à sa petite annonce. "Vous vous trompez, au TNP on n'a pas besoin de femmes du monde". Je lui réponds pour une fois avec une certaine agressivité que mon mari est diplomate, mais que moi, je suis secrétaire. D'un ton peu engageant, Rouvet me donne alors rendez-vous, probablement parce que nous avions très bien reçu le TNP à Anvers, et qu'il fallait qu'il témoigne d'un minimum de politesse.

De cet entretien qui a dû durer 40 minutes, je me souviens seulement que Rouvet m'a dit que le poste annoncé dans l'Express n'était pas pour moi ; c'était un poste subalterne ; il allait m'engager comme cadre (« Votre nom sera dans les programmes »). Coïncidence exceptionnelle, il se trouve qu'en classant des archives de Jean Vilar, exactement 50 ans plus tard, je suis tombée sur une note que Rouvet lui avait adressée. Ayant du mal à coïncider Vilar pour lui soumettre des problèmes administratifs, Rouvet communiquait souvent avec lui par écrit. Et que vois-je ? « J'ai engagé comme secrétaire simple, et sans trop lui dire ce que j'attends d'elle, une jeune femme sur laquelle je fonde beaucoup d'espérance. Ne bondissez pas : il s'agit de Mme Debeauvais, la jeune femme du consul de France à Anvers, qui a renoncé aux « postes » pour accepter un service fixe à Paris (le consul, pas sa femme). Elle ne sera avec nous que le 15 décembre. Je vous la présenterai alors. Mon intention est qu'elle aide à la liquidation administrative des Amis du Théâtre Populaire. Elle ne sait rien d'autre. Je verrai après 3 mois d'essai, selon l'usage."

La lecture en 2006 de ces quelques lignes me fit un vrai choc. Car entrée dans le bureau de cet administrateur sévère et rigide qui me recevait avec un a priori négatif, j'en étais sortie chargée de « grandes espérances ». J'avais donc la preuve que j'avais fait tourner moi-même la roue de ma vie.

Comment concilier cet engagement professionnel de plus en plus prenant avec sa vie familiale ? Voilà l'équation à laquelle devait répondre Sonia et sur laquelle nous n'aurons pas tous la même vision... La bouteille fut-elle à moitié vide ou à moitié pleine ?

Nous lui avons souvent reproché -et moi en particulier – ses absences, et son éloignement, l'été surtout au moment d'Avignon.

Elle se défendait en arguant qu'elle 'faisait tourner la maison qui ne manquait de rien', et estimait qu'elle avait finalement réussi à mener de front vie professionnelle et vie familiale.

Le compte y-était-il ? Elle a, reconnaissons-le, été peut-être plus facile comme amie que comme mère. Ou plutôt, disons qu'elle n'a pas été une mère très conventionnelle, ni une grand-mère conventionnelle, mais de cela, ses petits-enfants en parleront mieux que moi tout à l'heure.

Vient alors l'autre événement de sa vie, qui, à mon avis, me donne définitivement raison dans cette querelle : son engagement à Avignon. Nous lui donnerons la parole pour qu'elle le raconte elle-même ainsi qu'à d'autres témoins de cette aventure tout à l'heure.

Mais nous n'en avons pas fini avec les dilemmes de Sonia.

Quand elle s'est retrouvée seule à 45 ans, fallait-il gardé le boulevard Saint Michel ? Déménager ? Faire une rupture volontaire pour changer de vie ? Non, Sonia décide que non. Surtout pas de rupture ; tout doit continuer comme avant. Faire face sans rien changer. Trait de caractère qu'elle gardera jusqu'à ses derniers jours.

Elle gardera donc son appartement du Bd St Michel. C'est son versant conservateur, dans le sens plein du terme. Mais elle ouvrira, sans l'avoir décidé a priori, une autre page de sa vie : son métier de logeuse « hors pair » et « non-conventionnelle ».

C'est donc les années 70 qui ont vu s'épanouir progressivement ce que je me permets d'appeler ma deuxième vie. Laquelle – ce qui pour moi est difficile à réaliser – a duré jusqu'à ce jour beaucoup plus longtemps que la première. Les bases de cette nouvelle vie étaient diverses, mais se sont avérées solide et fécondes : une nouvelle utilisation du boulevard Saint-Michel, la place essentielle prise par de nouvelles amitiés, une autre vie professionnelle au Centre de perfectionnement des journalistes (CPJ). Et enfin, last but not least, l'arrivée d'une nouvelle génération dans la famille.

Pour payer le loyer, j'avais décidé de louer des chambres. Après quelques cafouillages a commencé une période faste. Trois amis : Jacques Lacarrière et sa femme Sylvia, Bernard Tournois, alors directeur de la chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, et Armand Delcampe, directeur-fondateur d'un théâtre Jean Vilar à Louvain-la-Neuve, adoptèrent le boulevard Saint-Michel lors de leurs séjours de durées variables à Paris.

Il aurait été commode de programmer leurs venues, mais cela ne se passait pas ainsi. Parfois, ils étaient tous là en même temps, et il m'est arrivé de coucher sur le canapé du salon. Cependant, la petite communauté informelle que le hasard avait ainsi créée et qui se faisait et se défaisait au fil des jours, était particulièrement plaisante. Je disais que je n'avais pas un salon littéraire mais une cuisine théâtrale. Car si je n'étais pas couchée avant qu'Armand Delcampe rentre, il nous arrivait de discuter jusque tard dans la nuit.

Bref, le boulevard Saint-Michel avait trouvé une nouvelle vie. Depuis presque soixante ans maintenant, d'innombrables personnes y ont habité. J'aurais dû tenir un journal de bord, ce que je regrette de ne pas avoir fait. J'en ai donc oublié pas mal, mais sûrement pas François Simon qui ayant appris qu'il y avait une chambre à louer dans son quartier préféré, a débarqué un soir sans préavis. J'ai dû avoir une certaine sympathie instinctive pour lui, car je l'ai accepté sur le champ. Il est resté 26 ans, occupant la petite chambre du fond.

Mentionnons au passage quelques chiffres : Saint Michel c'est 59 ans de loyers payés au Vatican- propriétaire des lieux- , sans doute une quarantaine ou peut-être une cinquantaine de locataires dont plusieurs sont devenus des amis et sont avec nous aujourd'hui.

Saint Michel est donc passé du statut « d'appartement familial » à « repaire d'amis » et « cuisine théâtrale » selon son expression.

Au milieu de cette communauté trônait Sonia.

Lorsqu'elle s'asseyait dans son vaste canapé, quelque chose en elle quelque chose de souverain, d'accompli se déployait qui n'était pas sans évoquer la Reine du Danemark comme aimait à la qualifier son grand ami APH.

Ainsi régnait la Reine du Danemark, en son salon et souvent dans sa cuisine- mais assez peu aux fourneaux, malgré sa célèbre recette de frikadelles, immortalisée par Emma.

Elle régnait donc

- Avec son regard critique et affûté mais toujours bienveillant,
- ouverte à toute proposition si possible non conventionnelle et transgressive ;
- Avec ce mélange d'assurance et de timidité, car elle était assurée mais doutait d'elle-même ;
- Avec ce mélange de volontarisme et parfois de renoncement (« à quoi bon ? » disait-elle souvent) ;
- Avec ce mélange de froideur parfois -certains se souviennent encore de leur première rencontre avec Sonia - et de chaleur à d'autres moments.

La Reine voulait être au centre, cela lui convenait, mais pas en tête. Quelque chose venant sans doute de son enfance – de son père disait-elle - l'empêchait de passer en tête. Peut-être le sentiment d'avoir été utile lui suffisait.

Sonia nous paraissait intemporelle, installée là pour l'éternité, dans la permanence de son personnage qui a tant fasciné, ses amis, mais peut-être moi aussi.
Elle a gardé cette prestance et cette superbe jusqu'au bout. Le corps avait cédé mais pas l'esprit, qu'elle a eu jusqu'au bout.

Elle est partie, je pense, comme elle le souhaitait.

Ton petit prince, comme tu m'appelais, te dit adieu.